



Moucher les machos du boulot

Parce qu'on n'encaisse plus le boss et ses « Ma jolie » ou le gars de la compta et ses blagues sur les blondes, on a décidé de prendre les armes de la réplique. À chaque macho sa riposte ! Par Gaël Le Bellego

Le paternaliste

Bonhomme, rassembleur, tactile, il a des airs du Parrain. Chef, il intimide par son charisme et surjoue de cette autorité naturelle pour tuer dans l'œuf ce qui pourrait perturber son ordre établi. Comme l'accession des femmes au pouvoir, tiens. Il promet de nous faire grimper les échelons de la société « bientôt », « plus tard », « jamais » « maintenant ». Collègue, il nous toise de toute son expérience, dont il entend bien nous faire profiter, balaye notre bac + 5 d'un « Oui, oui, mais croyez-moi, rien ne vaut le terrain. On ne vous a pas appris ça dans votre école ? » Car, même s'il s'en défend, il pense encore avec les recettes d'autrefois : l'homme impose, la femme dispose.

Sa phrase fétiche : « Vous iriez nous chercher des cafés, mon petit. »

Notre phrase riposte : « Oui, bien sûr, je n'ai pas bac + 7 pour rien. »

Et sur le long terme ? On ne le changera plus, on va donc jouer son jeu, mais à notre profit. Brigitte Grésy, auteur du « Petit Traité contre le sexisme ordinaire »*, propose de la formule ronde : « Vous qui prônez modernité et diversité (même si c'est pipeau...), vous seriez certainement sensible à voir des femmes vous entourer, prendre des responsabilités... » Corbeau de la fable qui ne sent plus, il pourrait bien finir par lâcher son fromage. Et notre promo.

Le blagueur relou

Mal dégrossi et balourd avec les femmes, il préfère les réduire à une attitude (le bavardage bête) ou une partie du corps (seins-fesses-jambes). C'est un lâche, donc il a besoin d'un public en soutien, masculin of course, dont il obtiendra du rire gras ou des « Rôô, tu exagères » qui l'encouragent. En confrontation directe et solo (face-à-face d'ascenseur), il ne bronchera pas, juste l'œil torve fouillera de biais là où il peut.

Sa phrase fétiche : « Y a du monde au balcon ! »

Notre phrase riposte : « Et personne à ton grenier, ça compense. »

Et sur le long terme ? Il y a l'option sadique : le regarder avec désir. Troublé, il va tirer des plans sur la comète, seul dans sa studette de célibataire. Pour mieux le dynamiter ensuite, en public, « Prenons Arnold, avec son physique, il ne peut pas être en contact client, on est d'accord... » Douche écossaise garantie. Brigitte Grésy écarte « l'escalade mimétique » et « le concours de grivoiseries » (blagues sur les blonds) et préfère la « technique du recadrage : soit, aller lui parler en le regardant dans les yeux, "On ne va pas gâcher nos relations par des conflits dérisoires. Alors, merci de ne pas recommencer". » Sur le ton d'adulte responsable au gamin postpubère.

Le revanchard

Il aime déstabiliser, fragiliser, régner en tyran et peut flirter avec le harcèlement moral. Pas forcément chef, mais exploite la moindre once de pouvoir. Au service courrier, il va nous faire perdre une heure en faisant semblant de chercher le pli urgent qu'on attend. On s'impatiente ? « Oui, ben moi non plus je n'ai pas que ça à faire de chercher votre lettre. C'est pas perso au moins ? » Son nirvana ? Humilier devant témoins, niark. Comme s'il se vengeait ici d'une souffrance vécue ailleurs. Sans doute une femme dans sa vie perso, qui le domine, le castre. Sa vie de bureau lui permet de retrouver sa virilité perdue.

Sa phrase fétiche : « Les gonzesses, aujourd'hui, elles se croient vraiment tout permis ! »

Notre phrase riposte : « Ben pour les cons, ça a toujours été le cas. »

Et sur le long terme ? Pour Brigitte Grésy, il ne faut utiliser « ni l'humour – ça ne prendra pas – ni la flatterie, car sa fragilité narcissique ne le supporterait pas (au fond, il doute). Le mieux, c'est de verbaliser notre détermination à fixer un périmètre de sécurité. Ou tenter d'engager une démarche contractuelle, "À par-

tir d'aujourd'hui, on s'évite, OK ?" ou "Restons factuels, point barre". » La mouche, puisqu'on ne prêterait plus le flanc à ses attaques, devra changer d'âne... Méthode ultime (et fantasmée, c'est vrai) : identifier sa castratrice, vous habiller/ vous comporter pareil. Que le dédoublement le rende fou et le fasse partir en fumée (et en arrêt maladie). Niark itou.

Le courtois faux-cul

Plus difficile à détecter. Et plus répandu aussi. Il a bien intégré que le sexisme, ce n'est pas bien et le clame haut et fort : vive l'égalité hommes-femmes, le partage des responsabilités et des salaires. Mais, en vrai, il ne lèvera jamais le petit doigt pour favoriser cet équilibre. Car Arnold est schizophrène : du genre à féliciter une postulante d'être déjà deux fois mère, et à la saquer en douce et écarter sa candidature au nom d'un délit possible de troisième maternité. Sous ses airs métrosexuel et moderne, se cache un réac qui s'ignore à peine. Désarmant.

Sa phrase fétiche : « Vous qui êtes une femme, vous savez sûrement faire fonctionner la Nespresso... »

Notre phrase riposte : « Appelez plutôt George Clooney ! »

Et sur le long terme ? Notre homme se tire une balle dans le pied avec ses déclarations d'ouverture. Il faut en profiter, et le piéger : « On sait que vous défendez les principes d'égalité chez Casimir Corp. Et bien, figurez-vous que mon salaire est 25 % moins élevé que celui de mes collègues à boulot égal... » Bref, on feint de croire à la noblesse du courtois faux-cul pour mieux l'abuser. Autre technique, la provoc : « C'est vraiment super les mecs du XXI^e siècle : prévenants, doux, très à l'aise un bidon de lessive à la main. Bientôt, ils s'arrêteront pour s'occuper des mômes... » Aaah. Notre macho va alors faire la tête du touriste croquant un piment. Pour hurler sa misogynie dans un coming out terrible devant témoins.

Lui : « Vous qui êtes une femme, vous savez sûrement faire fonctionner la Nespresso. »

Nous : « Appelez plutôt George Clooney ! »

Le condescendant

Dans sa tête, c'est écrit : on ne peut pas faire aussi bien qu'un homme. La femme est forcément en-dessous, un bas d'échelle, une exécutante. C'est peu dire qu'il ne comprend pas pourquoi on est là, au même niveau, voire un cran au-dessus de lui. Nous laisser faire équivaut à une déposition, pire, à une castration. Quand sous la pression d'un n+2 ou d'une femme chef (son cauchemar), il doit nous concéder une miette de son territoire, c'est en nous parlant sur un ton doucereux, faussement patient, comme on causerait à une mamie complètement gaga.

Sa phrase fétiche : « Laisse, je vais le faire. »

Notre phrase riposte : « Merci, mais c'est déjà fait. »

Et sur le long terme ? Refuser d'entrer dans son jeu. Il nous toise de haut, on ne le regarde pas d'en bas. Ce (sale) type a des années de pratique craca d'abus. Il domine en toute décontraction car aucune n'a jamais osé contester. Aucune... avant nous. La meilleure manière de le moucher, c'est de le bluffer en sachant un truc que « les filles ne sont pas censées savoir » : une ligne de code php, un process commercial ou le nom du gardien de but de l'OM. Sur le coup, il devrait battre de la mâchoire, pour ne plus jamais vous juger comme femme, mais comme un cadre portant un tailleur et des escarpins. Pathétique, c'est vrai, mais joli progrès (pour lui !), déjà. ■

* ÉD. ALBIN MICHEL, 15 €. BRIGITTE GRÉSY EST INSPECTRICE GÉNÉRALE DES AFFAIRES SOCIALES. À LIRE AUSSI : « MÉTRO, BOULOT, MACHOS » DE KATIE BREEN ET CATHERINE DURAND, ÉD. PLON, 14 €.